

Poèmes

pour l'hiver et Noël





Les boules de neige de Ferdinand de Gramont

Le ciel est gris, la terre est blanche ;
Le givre pend à chaque branche.
Si loin que l' on porte les yeux,
On ne voit que neige et que glace.
Le vent siffle et cingle à la face
Ses coups de fouet prestigieux.

C' est un beau temps, c' est une fête.
Chacun à la lutte s' apprête.
Alerte, les vaillants gamins !
Ripostez à qui vous assiège :
À rouler les boules de neige
On n' a pas longtemps froid aux mains.





Il a neigé de Maurice Carême

Il a neigé dans l'aube rose
Si doucement neigé
Que le chaton noir croit rêver
C'est à peine s'il ose
Marcher !

Il a neigé dans l'aube rose
Si doucement neigé
Que les choses
Semblent avoir changé.

Et le chaton noir n'ose
S'aventurer dans le verger
Se sentant soudain étranger
À cette blancheur où se posent
Comme pour le narguer
Les moineaux effrontés.





Chanson pour les enfants l'hiver

de Jacques Prévert

Dans la nuit de l'hiver
Galope un grand homme blanc
C'est un bonhomme de neige
Avec une pipe en bois,
Un grand bonhomme de neige
Poursuivi par le froid.
Il arrive au village.
Voyant de la lumière
Le voilà rassuré.

Dans une petite maison
Il entre sans frapper ;
Et pour se réchauffer,
S'assoit sur le poêle rouge,
Et d'un coup disparaît.
Ne laissant que sa pipe
Au milieu d'une flaque d'eau,
Ne laissant que sa pipe,
Et puis son vieux chapeau.



Le givre

de Maurice Carême

Mon dieu comme ils sont beaux
Les tremblants animaux
Que le givre a fait naître
La nuit sur ma fenêtre !

Ils broutent des fougères
Dans un bois plein d'étoiles,
Et l'on voit la lumière
À travers leur corps pâle.

Il y a un chevreuil
Qui me connaît déjà ;
Il soulève pour moi
Son front d'entre les feuilles,

Et quand il me regarde,
Ses grands yeux sont si doux
Que je sens mon cœur battre
Et trembler mes genoux.

Laissez-moi, ô décembre !
Ce chevreuil merveilleux.
Je resterai sans feu
Dans ma petite chambre.



Dans l'interminable ennui de la plaine,
de Paul Verlaine

Dans l'interminable
Ennui de la plaine,
La neige incertaine
Luit comme du sable.

Le ciel est de cuivre
Sans lueur aucune,
On croirait voir vivre
Et mourir la lune.

Comme des nuées
Flottent gris les chênes
Des forêts prochaines
Parmi les buées.

Le ciel est de cuivre
Sans lueur aucune.
On croirait voir vivre
Et mourir la lune.

Corneille poussive
Et vous, les loups maigres,
Par ces bises aigres
Quoi donc vous arrive ?

Dans l'interminable
Ennui de la plaine
La neige incertaine
Luit comme du sable.



Les moineaux

de François Fabié

La neige tombe par les rues,
Et les moineaux, au bord du toit,
Pleurent les graines disparues.
« J' ai faim ! » dit l' un ; l' autre : « J' ai froid ! »

« Là-bas, dans la cour du collège,
Frères, allons glaner le pain
Que toujours jette – ô sacrilège ! –
Quelque écolier qui n' a plus faim ».

À cet avis, la bande entière
S' égrène en poussant de grands cris,
Et s' en vient garnir la gouttière
Du vieux collège aux pignons gris.

C' est l' heure vague où, dans l' étude,
Près du poêle au lourd ronflement,
Les écoliers, de lassitude,
S' endorment sur le rudiment.

Un seul auprès de la fenêtre,
– Petit rêveur au fin museau, –
Se plaint que le sort l' ait fait naître
Écolier, et non pas oiseau.



<https://dgxy.link/moineauxff>



Le coin du feu de Théophile Gautier

Que la pluie à déluge, au long des toits ruisselle !
Que l'orme du chemin penche, craque, et chancelle
Au gré du tourbillon dont il reçoit le choc !
Que du haut des glaciers l'avalanche s'écroule !
Que le torrent aboie au fond du gouffre, et roule
Avec ses flots fangeux de lourds quartiers de roc !

Qu'il gèle ! Et qu'à grand bruit, sans relâche la grêle
De grains rebondissants fouette la vitre frêle !
Que la bise d'hiver se fatigue à gémir !
Qu'importe ? N'ai-je pas un feu clair dans mon âtre,
Sur mes genoux un chat qui se joue et folâtre,
Un livre pour veiller, un fauteuil pour dormir ?



<https://dgxy.link/coindufeu>

Le merle

de Théophile Gauthier

Un oiseau siffle dans les branches
Et sautille gai, plein d' espoir,
Sur les herbes, de givre blanches,
En bottes jaunes, en frac noir.

C' est un merle, chanteur crédule,
Ignorant du calendrier,
Qui rêve soleil, et module
L' hymne d' avril en février.

Pourtant il vente, il pleut à verse ;
L' Arve jaunit le Rhône bleu,
Et le salon, tendu de perse,
Tient tous ses hôtes près du feu.

Les monts sur l' épaule ont l' hermine,
Comme des magistrats siégeant.
Leur blanc tribunal examine
Un cas d' hiver se prolongeant.

Lustrant son aile qu' il essuie,
L' oiseau persiste en sa chanson,
Malgré neige, brouillard et pluie,
Il croit à la jeune saison.

Il gronde l' aube paresseuse
De rester au lit si longtemps
Et, gourmandant la fleur frileuse,
Met en demeure le printemps.



<https://dgxy.link/merle>

Les oies sauvages

de Guy de Maupassant

Tout est muet, l'oiseau ne jette plus ses cris.
La morne plaine est blanche au loin sous le ciel gris.
Seuls, les grands corbeaux noirs, qui vont cherchant leurs proies,
Fouillent du bec la neige et tachent sa pâleur.
Voilà qu'à l'horizon s'élève une clameur ;
Elle approche, elle vient, c'est la tribu des oies.
Ainsi qu'un trait lancé, toutes, le cou tendu,
Allant toujours plus vite, en leur vol éperdu,
Passent, fouettant le vent de leur aile sifflante.
Le guide qui conduit ces pèlerins des airs
Delà les océans, les bois et les déserts,
Comme pour exciter leur allure trop lente,
De moment en moment jette son cri perçant.
Comme un double ruban la caravane ondoie,
Bruit étrangement, et par le ciel déploie
Son grand triangle ailé qui va s'élargissant.





Nuit de neige de Guy de Maupassant

La grande plaine est blanche, immobile et sans voix.
Pas un bruit, pas un son ; toute vie est éteinte.
Mais on entend parfois, comme une morne plainte,
Quelque chien sans abri qui hurle au coin d' un bois.

Plus de chansons dans l' air, sous nos pieds plus de chaumes.
L' hiver s' est abattu sur toute floraison ;
Des arbres dépouillés dressent à l' horizon
Leurs squelettes blanchis ainsi que des fantômes.

La lune est large et pâle et semble se hâter.
On dirait qu' elle a froid dans le grand ciel austère.
De son morne regard elle parcourt la terre,
Et, voyant tout désert, s' empresse à nous quitter.

Oh ! la terrible nuit pour les petits oiseaux !
Un vent glacé frissonne et court par les allées ;
Eux, n' ayant plus l' asile ombragé des berceaux,
Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.

Dans les grands arbres nus que couvre le verglas
Ils sont là, tout tremblants, sans rien qui les protège ;
De leur œil inquiet ils regardent la neige,
Attendant jusqu' au jour la nuit qui ne vient pas.



Le Père Noël est mécontent de Pierre Chêne

Le père Noël est mécontent
Ça fait bientôt plus de mille ans
Que nul jamais près de ses bottes
N' a mis la moindre papillote.
Depuis que Noël est Noël
On n' offre rien_au père Noël.

Un_e souris dans son placard
Voyant qu' il avait le cafard
Téléphona en Amérique
Au Président d' la République :
"Depuis que Noël est Noël
On n' offre rien_au père Noël !"

Pris d' une inspiration subite
Le président soudain s' agite
Et dans_un tout petit paquet
Met la colombe de la paix
Depuis que Noël est Noël
On n' offre rien_au père Noël.

Voyant le cadeau fabuleux
Le père Noël dit : "Je suis vieux,
Pour jouer avec cette colombe
Portons-la aux enfants du monde".
Et depuis ce fameux Noël
Qu' il est_heureux le père Noël !

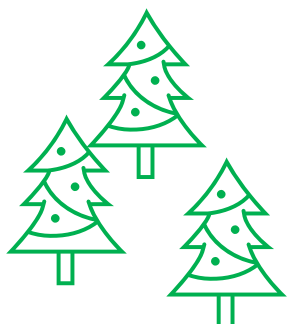


On dirait que l'hiver tombe de Maurice Carême

On dirait que l'hiver tombe
Tous les toits sont déjà gris
Il pleut deux ou trois colombes
Et c'est aussitôt la nuit

Un seul arbre comme un clou
Tient le jardin bien au sol
Les ombres font sur les joues
Comme des oiseaux qui volent

L'air est plein d'étoiles blanches
La Noël est pour lundi
Qu'il sera long ce dimanche
Que nous passerons ici



Voici Noël de Pierre Gamarra

Voici la neige et la nuit bleue,
Voici le givre en sucre fin,
Voici la maison et le feu,
Voici Noël vêtu de lin.

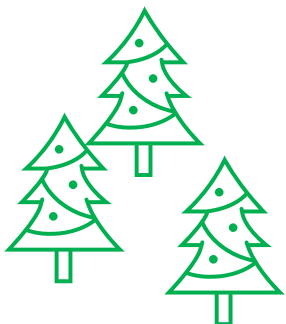
Les oiseaux se taisent, ce soir.
Les lilas ont fermé les yeux.
Les chênes tendent leurs bras noirs
Vers les chemins mystérieux.

Voici les pauvres malheureux,
Voici la plaine de la bise
Dans les fentes et dans les creux,
Voici les vergers sans cerises.

Un jour, renaîtront les grands lis,
Le parfum des profondes roses,
Et l'hirondelle, je suppose ,
Reviendra frôler les iris.

Voici Noël, voici les vœux,
Voici les braises sous la cendre,
Voici les bottes de sept lieues
Pour aller jusqu'à l'avril tendre.

Et voici le pas d'une mère
Qui marche vers la cheminée
Pour ranimer les braises claires,
Et voici le chant d'une mère
Qui berce un enfant nouveau-né.



Le sapin de Noël

de Pernette Chaponnière



Le petit sapin sous la neige
Rêvait aux beaux étés fleuris.
Bel été quand te reverrai-je ?
Soupirait-il sous le ciel gris.

Dis-moi quand reviendra l'été !
Demandait-il au vent qui vente
Mais le vent sans jamais parler
S'enfuyait avec la tourmente.

Vint à passer sur le chemin
Un gaillard à grandes moustaches
Hop là ! en deux coups de sa hache,
A coupé le petit sapin.

Il ne reverra plus l'été ,
Le petit sapin des montagnes,
Il ne verra plus la gentiane,
L'anémone et le foin coupé.

Mais on l'a paré de bougies,
Saupoudré de neige d'argent.
Des clochettes de féerie
Pendent à ses beaux rameaux blancs.

Le petit sapin de Noël
Ne regrette plus sa clairière
Car il rêve qu'il est au ciel
Tout vêtu d'or et de lumière.



Rêve de Noël

Rosemonde Gérard



Ainsi qu' ils le font chaque année,
En papillotes, les pieds nus,
Devant la grande cheminée
Les petits enfants sont venus.

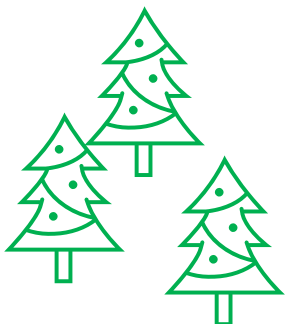
Tremblants dans leur longue chemise,
Ils sont là... Car le vieux Noël,
Habillé de neige qui frise,
À minuit descendra du ciel.

Le vieux bonhomme va descendre...
Et, de crainte d' être oubliés,
Les enfants roses, dans la cendre,
Ont mis tous leurs petits souliers.

Derrière une buche, ils ont même,
Tandis qu' on ne les voyait pas,
Mis, par précauti-on suprême,
Leurs petits chaussons et leurs bas.

Puis leurs paupières se sont closes
À l' ombre des rideaux amis.
Les bébés blonds, les bébés roses,
En riant se sont endormis.

Et jusqu' à l' heure où l' aube enlève
Les étoiles du firmament,
Ils ont fait un si joli rêve,
Qu' ils riaient encore en dormant.



Joujoux

d'Edmond Rostand

À l'heure où s'ouvrent les écoles,
Oubliant les pensums, les colles
Et les leçons,
En riant, en jetant des billes,
On voit se bousculer les filles
Et les garçons.

Avant de gagner leurs demeures,
Ils regardent pendant des heures
Les beaux joujoux.
C'est leur plaisir à ces mioches
Quin'ont pas au fond de leurs poches
Des petits sous.

Ils comptent les ballons, les balles
Par un clown jouant des cymbales
Très étonnés ;
Et ce sont des heures d'extase
Devant cette vitre où s'écrase
Leur petit nez.

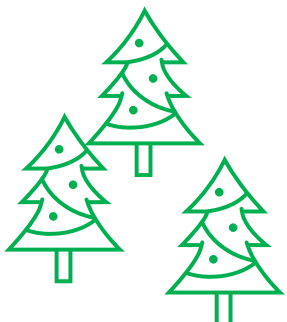
Un Monsieur achète un théâtre
Où l'on peut, en or sur du plâtre,
Lire : OPÉRA.
Le Monsieur sort. La porte sonne.
Oh ! Les beaux joujoux que personne
Ne leur paiera !



Le pain, ça manque. Oui, mais ça manque
Aussi, ce clown, ce saltimbanque,
Tous ces chiens fous,
Ce Polichinelle à deux bosses !...
Droit au pain, soit ! Et pour les gosses,
Droit aux joujoux !

Ainsi, sous la blouse ou le châle,
Pense, plus grand et déjà pâle,
Chaque moutard.
Ils restent dans le vent qui siffle.
Ce soir, tous vont, risquant la gifle,
Être en retard.

Ils en ont oublié qu'il gèle.
Ils ne battent plus la semelle ;
Mais, quelquefois,
Leur souffle ayant terni la glace,
Pour mieux voir ils essuient la place
Avec leurs doigts.



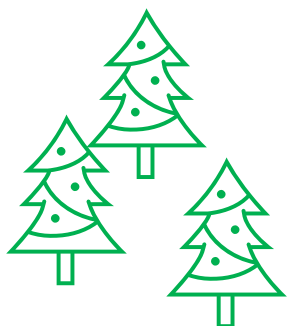
<https://dgxy.link/joujoux>



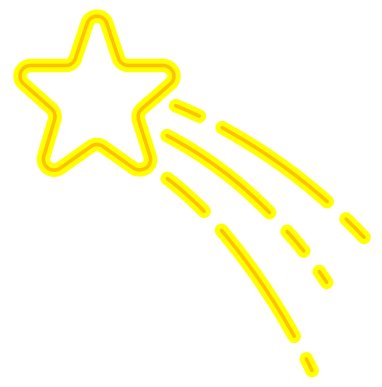
Le matin des étrennes

d' Arthur Rimbaud

Ah ! Quel beau matin, que ce matin des étrennes !
Chacun, pendant la nuit, avait rêvé des siennes
Dans quelque songe étrange où l' on voyait joujoux,
Bonbons habillés d' or, étincelants bijoux,
Tourbillonner, danser une danse sonore,
Puis fuir sous les rideaux, puis reparaitre encore !
On s' éveillait matin, on se levait joyeux,
La lèvre affriandée, en se frottant les yeux...
On allait, les cheveux emmêlés sur la tête,
Les yeux tout rayonnants, comme aux grands jours de fête,
Et les petits pieds nus effleurant le plancher,
Aux portes des parents tout doucement toucher...
On entrait !... Puis alors les souhaits... en chemise,
Les baisers répétés, et la gaité permise !



<https://dgxy.link/etrennes>



Les Rois Mages d' Edmond Rostand

Ils perdirent l'étoile, un soir; pourquoi perd-on
L'étoile ? Pour l'avoir parfois trop regardée,
Les deux rois blancs, étant des savants de Chaldée,
Tracèrent sur le sol des cercles au bâton.

Ils firent des calculs, grattèrent leur menton,
Mais l'étoile avait fui, comme fuit une idée.
Et ces hommes dont l' âme eût soif d'être guidée
Pleurèrent, en dressant des tentes de coton.

Mais le pauvre Roi noir, méprisé des deux autres,
Se dit : « Pensons aux soifs qui ne sont pas les nôtres,
Il faut donner quand même à boire aux animaux. »

Et, tandis qu'il tenait son seau d'eau par son anse,
Dans l'humble rond de ciel où buvaient les chameaux
Il vit l'étoile d'or, qui dansait en silence.

